

## LA LUTTE POUR LA VIE ET L'APPUI MUTUEL

### DEUXIÈME PARTIE

*Les oiseaux. — Les mammifères. — La lutte pour l'existence.*

#### II

Passant maintenant aux mammifères, la première chose qui nous frappe, c'est l'immense supériorité numérique des espèces sociables sur les quelques carnivores ne s'associant pas.

Les plateaux, les contrées alpines et les steppes de l'ancien et du nouveau monde sont pleins de troupeaux de chevreuils, d'antilopes, de gazelles, de chèvres et de moutons sauvages, tous animaux sociables. Lorsque les Européens vinrent s'établir en Amérique, ils trouvèrent dans le pays une population si dense de buffles, que les caravanes de pionniers étaient quelquefois arrêtées dans leur marche lorsqu'une colonne de buffles émigrants venait à traverser la route qu'ils suivaient ; le passage de ces denses et longues colonnes durait parfois deux et trois jours. Et quand les Russes prirent possession de la Sibérie, ils la trouvèrent si encombrée de chevreuils et d'autres animaux sociables, que la conquête même de la Sibérie ne fut vraiment qu'une expédition de chasse qui dura deux cents ans. Il n'y a pas si longtemps encore que les fleuves du nord de l'Amérique et de la Sibérie étaient peuplés de colonies de castors, et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle de semblables colonies abondaient dans le nord de la Russie. Les pays plats des quatre grands continents sont encore couverts d'innombrables colonies de souris, d'écureuils de terre, de marmottes et d'autres rongeurs.

Dans les latitudes plus basses de l'Asie et de l'Afrique les forêts servent encore de demeure à de nombreuses familles d'éléphants, de rhinocéros et d'innombrables sociétés de singes. Dans le nord, le renne se rassemble en immenses troupeaux, tandis que plus au nord

encore nous trouvons les troupeaux des bœufs musqués et les bandes sans fin des renards polaires. Les côtes de l'océan sont animées par des troupeaux de phoques et de morses ; ses eaux, par des cétacés sociables ; et jusque dans les profondeurs du vaste plateau de l'Asie centrale, nous trouvons des troupeaux de chevaux sauvages, d'ânes sauvages, de chameaux sauvages et de brebis sauvages. Tous ces mammifères vivant en société forment parfois des nations de plusieurs centaines de mille individus, quoique actuellement, après trois siècles de civilisation avec la poudre à canon, nous ne trouvons que les débris de ce qu'étaient autrefois ces sociétés. Qu'il est petit, en comparaison de ces masses immenses, le nombre des carnivores, et qu'ils ont tort, ceux qui parlent du monde animal comme si l'on ne pouvait y rencontrer que des lions et des tigres enfonçant leurs dents pleines de sang dans la chair de leurs victimes. On pourrait affirmer avec autant de raison que la vie humaine n'est qu'une succession de massacres de Tel-el-Kebir et de Geok-Tepé.

L'association et l'appui mutuel sont la règle chez les mammifères. Nous trouvons des habitudes sociales, même chez les carnivores, et nous ne pouvons citer que le genre chat (lions, tigres, léopards, etc.), qui soit positivement une division dont les membres préfèrent l'isolement à la société. Les deux genres de civettes (*Verrridae*) et des belettes (*Mustelidae*) pourraient aussi être caractérisés par leur vie isolée, mais il est prouvé que le siècle dernier a vu la belette commune plus sociable qu'elle ne l'est aujourd'hui, on l'a vue alors en groupes nombreux en Ecosse et dans le canton d'Unterwalden en Suisse. Quant au genre chien, il est éminemment sociable, et l'association dans un but de chasse peut être considérée comme la caractéristique de cette famille nombreuse. L'on sait que les loups se réunissent en bandes pour chasser, et Tschudi a laissé une excellente description de la façon dont ils se forment en demi-cercle, entourent une vache paissant sur le penchant d'une montagne et apparaissent soudain avec de grands aboiements pour la faire rouler dans l'abîme (1). Dans les hivers rigoureux, leurs bandes augmentent au point de devenir un danger pour les établissements d'hommes, comme ce fut le cas en France, il y a quelque quarante-cinq ans. Dans les steppes russes, ils n'attaquent jamais les chevaux autrement qu'en bandes ; et cependant ils ont à soutenir de durs combats, pendant lesquels souvent, au témoignage de Kohl, ceux-ci prennent l'offensive, et dans ce cas, si les loups ne battent pas promptement en retraite, ils risquent d'être entourés par les chevaux et tués par leurs sabots. Les loups des prairies (*Canis latrans*) s'assem-

blent en bandes de vingt à trente individus pour chasser un buffle séparé par hasard de son troupeau (1). Les chacals, qui sont des plus courageux et peuvent être considérés comme étant les représentants les plus intelligents du genre chien, chassent toujours en bandes ; réunis ainsi, ils ne craignent pas les carnassiers plus grands (2). Quant aux chiens sauvages de l'Asie (les kholziens ou dhobs), Williamson a vu leurs bandes nombreuses attaquer tous les animaux plus grands, excepté les éléphants et les rhinocéros ; il les a vu vaincre des ours et des tigres.

Les hyènes vivent toujours en sociétés et chassent en bandes, et même les renards qui généralement vivent isolés dans les pays civilisés, ont été vus unissant un but de chasse (3).

Quant au renard polaire, il est — ou plutôt il fut au temps de Steller — l'un des animaux les plus sociables, et quand on lit la description de Steller nous racontant la lutte qu'eut à soutenir le malheureux équipage de Behring contre ces intelligents petits animaux, l'on ne sait ce qui doit le plus exciter notre étonnement : l'intelligence extraordinaire des renards et l'appui mutuel dont ils firent preuve en détendant des vivres enfouis sous des cairns, ou amoncelés sur un pilier (l'un des renards monta sur ce pilier et jeta les vivres à ses camarades), ou la cruauté de l'homme, poussé au désespoir par ces nombreuses bandes de renards. Quelques ours même vivent en sociétés, là où ils ne sont pas troublés par l'homme. C'est ainsi que Steller vit l'ours noir du Kamtchatka en bandes nombreuses, et l'on rencontre parfois les ours du pôle en petits groupes. Les inintelligents insectivores même ne dédaignent pas toujours l'association.

Mais c'est surtout chez les rongeurs, les ongulés et les ruminants que nous trouvons une pratique hautement développée de l'appui mutuel. Les écureuils sont individualistes. Chacun d'eux construit son propre nid bien confortable et accumule ses propres provisions. Ils ont une tendance pour la vie de famille et Brehm trouva que jamais une famille d'écureuils n'est plus heureuse que quand les deux portées de l'année peuvent se joindre à leurs parents, dans quelque coin écarté de la forêt. Et cependant, ils entretiennent des relations sociales. Les habitants des différents nids ne s'éloignent pas trop les uns des autres et quand les cônes du pin deviennent rares dans la forêt qu'ils habitent, ils émigrent en bandes. Quant aux écureuils noirs du Far-West, ils sont éminemment sociables. A l'exception de quelques heures consacrées chaque jour à fourrager, ils

(1) Houzeau. *Etudes*, II, p. 463.

(2) Pour les associations ayant un but de chasse, voir sir E. Tennant, *Histoire naturelle de Ceylon*, cité dans *l'Intelligence animale* de Romanes, p. 432.

(3) Voir la lettre d'Emile Huter dans l'ouvrage *Die Liebe* de Le Büchner.

(1) Tschudi. *Thierleben der Alpenwelt*, p. 404.

passent leur vie à jouer de nombreuses parties. Et quand ils se multiplient trop rapidement dans une région ils s'assemblent en bandes, presque aussi nombreuses que celles des locustes, et se dirigent vers le sud en dévastant les forêts, les champs et les jardins; tandis que les renards, les putois, les faucons et des oiseaux de proie nocturnes suivent leurs dens colonnes et vivent des individus isolés restant en arrière. L'écureuil de terre — genre très apparenté — est plus sociable encore. Il aime à accumuler et amasse dans ses galeries souterraines de grandes quantités de racines comestibles et de noix, ordinairement dérobées par l'homme en automne. D'après quelques observateurs, il doit connaître quelques-unes des joies de l'avare. Et cependant, il habite toujours dans de grands villages et Audubon, qui ouvrit quelques-unes de leurs demeures en hiver, trouva plusieurs individus dans le même appartement; ils avaient dû le construire à efforts communs et s'approvisionner en commun.

La grande division des marmottes comprend les trois grands genres des aretomys, des cynomys et des spermophiles, est plus sociable et plus intelligente encore. Elles aussi préfèrent avoir chacune leur habitation, mais elles vivent dans de grands villages. Cet ennemi terrible des moissons dans le sud de la Russie — le souslik — dont chaque année dix millions d'individus sont tués par l'homme seul, vit en colonnes immenses; et tandis que les assemblées provinciales russes discutent gravement les moyens de se débarrasser de cet ennemi de la société, il jouit de la vie de la façon la plus gaie. Leurs jeux sont si charmants qu'aucun observateur n'a pu s'empêcher de leur payer un tribut d'admiration et de mentionner les concerts mélodieux résultant du sifflement aigu des mâles et du sifflement mélancolique des femelles, avant de se mettre à inventer des moyens d'extermination diaboliques contre ces petits brigands. Toutes les espèces d'oiseaux rapaces, tous les animaux de proie s'étant montrés impuissants contre le souslik, le dernier mot de la science, dans cette guerre, sera paraît-il, l'inoculation du choléra.

(à suivre)

KROPOTKINE.

## Le Duel

Quelqu'un, que je connais pas, me demande quelles sont mes opinions sur le duel. Je ne croyais pas que mes opinions sur quoi que ce soit pussent intéresser qui que ce soit. Mais puisqu'il existe une personne, de par le monde qui souhaite de connaître ce que je ne connais pas toujours moi-même, je veux dire mes opinions, je m'empresse de déférer à son désir, en bon journaliste fier de ses relations et jaloux de constater l'influence qu'il exerce sur les âmes contemporaines.

Je vais probablement faire bondir les hommes d'épée, les hommes de pistolet, les hommes de cheval, les hommes d'honneur, les hommes de sport — quel que soit le sport: hippique, nautique, cynégétique, bicyclic, pédestrianique, ou colombophilique — car tous les sports se valent, et tous les sportsmen se tiennent, étroitement solidarisés dans la bêtise infinie des conventions chevaleresques. Il n'importe, au risque de ce qu'il peut résulter de fâcheux pour moi, d'irréparable pour ma réputation, à faire bondir de la sorte, tant et de si terribles gens, qui n'ont point coutume de badiner avec l'honneur des autres, rien ne m'empêchera de déclarer, à la personne que je ne connais pas, que le duel est, de toutes les

parmi les hautes classes, dont c'était autrefois l'exclusif privilège et l'unique métier d'en découdre, mais — comme le progrès marche et que la civilisation galope — parmi les classes inférieures, que cette aristocratique et grossière manie, avait, un long temps épargnées. Il n'est pas de jour qui se puisse passer déceimment, sans un duel, ou sans un procès-verbal de duel, sans un envoi de témoins, sans un arbitrage, dans quelque chose d'officiel et d'héroïque, qui ne reconnaisse formellement ce glorieux principe: « Dans une société scientifique, philosophique, qui se vante de ses conquêtes morales, un lutteur de foire est supérieur à un beau poème. » Et, là-dessus, tout le monde s'en paie de l'envoi de témoins et de l'arbitrage, au point que l'ombre de feu Anatole de la Forge, qui fut l'hypertémoin et le superarbitre de ce siècle, ne sait plus à quels Châteauvillards se vouer. C'est même, en dehors de leurs émoluments, trafics, pots-de-vin et revenant-bon parlementaires, la seule chose que nos législateurs se paient réellement et qui ne coûte rien à personne. Peut-être à ce point de vue, devrait-on les encourager à continuer.

Au fond, le duel repose tout entier sur une des plus étonnantes et barbares anomalies que la sottise et la grossièreté de l'homme aient introduites et fixées dans nos modernes sociétés; je veux dire l'honneur chevaleresque. Car, il y a deux honneurs et ces deux honneurs n'ont rien de commun entre eux: l'honneur bourgeois, celui que vous tenez de vos qualités propres, de la direction de votre vie, de vos labours et de vos vertus; et l'honneur chevaleresque tel que Schopenhauer — me pardonneront les marcheurs du *Petit Journal* — l'a si merveilleusement analysé, et qui n'est pas autre chose qu'une sorte de banditisme, qui met l'homme *honorable*, à la merci de l'homme *d'honneur*, lequel n'est, le plus souvent, qu'une brute affreuse et qu'un abominable gredin...

Il y a mieux.

La magistrature, qui est très fort « dans le mouvement » dans tous les mouvements, s'est mise, il y a quelques années, à réglementer le duel. Elle a donné au duel force de légalité. Scandaleusement elle l'a fait entrer dans « l'arsenal de nos lois », cet arsenal encombré de vieilles coutumes en loques, de vieux arrêts disloqués, de vieilles machines juridiques, usées, rouillées, démantibulées, qui ne s'ajustent plus à rien ni à personne, et dont les spectrales carcasses servent toujours à molester les honnêtes gens. J'imagine que la magistrature réglementera bientôt le vol et l'assassinat, et qu'il nous sera permis enfin de voler n'importe quoi, de tuer n'importe qui, sous la réserve de certaines loyautés spéciales et définies, par exemple que nous n'emploierons pas la main gauche à ces opérations.

Car tout est là: Entre affamés, il faut de la loyauté, et rien que la main droite.

Ainsi, je déteste X... Je le déteste, parce qu'il est meilleur que moi, plus riche que moi, qu'il a plus de talent que moi, ou encore, parce qu'il a une belle femme, et que je voudrais la

illustrer. Les hommes d'honneur m'acclament, les femmes m'admirent et me désirent, la magistrature me sourit, me protège contre les revendications possibles de la veuve et des enfants de cet homme que j'ai tué, oh! si loyalement!... Si je voulais alors fonder un journal politique ou une banque, reconstruire Panama ou faire un mariage très riche, je n'aurais que l'embarras des capitaux et le choix des héritières... La plupart des duels n'ont pas d'autres raisons que celles que je viens de dire; la plupart des assassinats, non plus.

Aussi je m'étonne toujours qu'il ne se rencontre pas un assassin assez amoureux de logique pour parler à ses juges, de la sorte:

— Pardon! mais vous perdez la tête, bons justiciards? Je ne sais pas du tout ce que je fais ici, moi, et pourquoi l'on m'a traîné, devant vous, abusivement, entre deux gendarmes, et pourquoi, dans vos robes rouges, vous prenez des airs austères et dégoûtés, en me regardant! Vrai, cela vous va très mal! Et vous êtes des juges étrangement farceurs! Ah! mais voyons! Où est-elle votre justice? Qu'on me l'explique!... Comment, hier vous n'aviez que des politesses et des admirations pour un homme qui en avait tué un autre, en duel, c'est-à-dire, parce qu'il était loyalement le plus fort et le plus adroit. Et vous voulez me couper la tête, à moi qui n'ai pas agi différemment? Mais vous bafouillez, mes bons juges... La vieille femme que j'ai occie, elle était notoirement plus faible que moi, n'est-ce pas?... Je l'ai surprise dans son lit, tandis qu'elle dormait; ce qui implique l'évidente supériorité de mon adresse sur la sienne; les médecins experts vous déclarent que, conformément aux lois de l'honneur chevaleresque, je ne me suis pas servi, un instant, de la main gauche, pour étripaille la vieille. Ce meurtre qui vous répugne a donc été accompli dans les conditions requises de loyauté légale, et d'honneur établi. Notez, par surcroît, que j'ai mis, à tuer la vieille femme, une discrétion rare et très méritoire, j'ose le dire. Je n'ai dérangé personne, je ne me suis pavané dans aucun landau de louage, je n'ai point troublé les lapins dans le mystère des clairières matinales... Alors, quoi?... Que me voulez-vous?... Serviteur.

Un jour, un de mes amis fut, publiquement insulté par une espèce d'aventurier qui compte au nombre de nos hommes d'honneur les plus répandus dans les cercles parisiens. Mon ami